

neurs habitent avec les esprits de la terre, partageant tour à tour la table ou le lit du pauvre et du riche, reçus partout comme des génies familiers et populaires, payant à chaque conteur son récit, avec l'obole du pèlerin ou le sourire de l'amitié.

Que de pots de bière et de flacons de vin du Rhin échangés dans les villages et dans les châteaux contre autant d'histoires de fées ou d'enchanteurs, de récits à faire rire du matin au soir ou à faire trembler du soir au matin ?

Les sonneurs d'Aix-la-Chapelle leur racontèrent comment le diable donna un million d'or aux bourgmestres de cette ville pour bâtir leur église, à condition qu'il enlèverait la première âme qui en franchirait la porte, et quel bon tour lui jouèrent les dits bourgmestres en faisant entrer d'abord un loup dans la dite église. Puis ils leur montrèrent le fauteuil de pierre où dort depuis sept cents ans le sceptre de Barberousse, transporté de Syrie en Allemagne par les bergers de Cydnus.

En fait de spectres, combien n'en virent-ils pas de milliers autour du beffroi de la cathédrale de Cologne, des vingt-sept clochers qui lui servent de satellites, et des sept montagnes qu'on embrasse de son campanile !

Ils recueillirent autant de légendes qu'il passe de flots dans le Rhin, autant de contes qu'il réfléchit de belles villes et de jolis villages, de montagnes couvertes de grappes d'or et de forêts échelonnées,—tout en suivant le cours du grand fleuve depuis sa source jusqu'à son embouchure, et en interrogeant l'écho des innombrables ruines qui laissent tomber dans ses ondes les derniers fleurons de leurs créneaux.

Ils rencontrèrent successivement l'ombre de César, de Charlemagne, de Roland, d'Othon, des quatre Electeurs, de Charles-Quint, de Frédéric, de Napoléon. Ils entendirent gazouiller, comme des oiseaux dans leurs nids, ces fabliaux merveilleux qui peuplent les vieux châteaux gothiques de belles filles et de chevaliers, d'ondins et de gnomes, de tous les esprits des rochers, des bois et des fontaines.

Il ne tint qu'à eux de causer la nuit avec le chasseur noir monté sur son grand cerf à sept andouillers ; avec les six pucelles du marais Rouge ; avec Wodon, le dieu qui avait dix bras et dix mains ; avec la pie, qui racontait l'histoire de sa grand'mère ; avec les joyeux marmousets de Zeitelmoos ; avec Everard le Barbu, qui remettait en chemin les chasseurs égarés ; avec cet ange et ce démon de Gernsback, qui avaient placé leurs chaires sur les deux rives en face l'une de l'autre ; avec les fées de la Wisper, petites et fourmillantes comme des sauterelles ; avec ce diable Urian, qui laissa bêtement tomber aux portes d'Aix la montagne qu'il apportait de Leyde pour écraser la ville impériale ; avec cette légion d'aventuriers dont parle le poète cité tout à l'heure, "personnages à demi-enfoncés dans l'impossible, et tenant à peine par le talon à la vie réelle, qui vont et viennent dans tous les contes de bonnes femmes, perdus au milieu des bois sur leur lourd cheval, suivis de leur lévrier efflanqué, regardés tantôt quelque noir charbonnier assis près d'un feu, qui n'est autre que Satan entassant dans un chaudron les âmes des trépassés ; tantôt des nymphes à demi nues qui leur offrent des cassettes pleines de pierreries ; tantôt de petits hommes vieux qui leur font retrouver leur fiancée sur une montagne, endormie dans un lit de mousse, au fond d'un beau pavillon tapissé de coraux et de coquilles ; tantôt quelque puissant nain qui, disent les vieux poèmes, tient parole de géant."

A Velmick, dans la nuit du 18 janvier, ils entendirent sonner sous terre la cloche que le seigneur de Falkenstein avait jetée dans son puits avec le prieur-chapelain.

Du haut de la terrible tour de la *Souris* (*die Maus*), ils virent les fantômes de Gela, fiancée de Barberousse, et d'Hillegarde, épouse de Charlemagne, herboriser dans les vallons pour les pauvres et les malades ; et ils apprirent comment le géant Kuno avait fait manger le chat par la souris, en élevant ses tourelles au-dessus du burg de *die Katz* (le chat).

Ils n'oublièrent point le village des barbiers, peuplé jadis par les Figaros que le diable laissa tomber de son sac en allant raser l'empereur Barberousse ; ni les ravins de Saint-Goar et de Lurley, où d'un coup de pistolet l'écho fait sept coups de canon ; ni Lorch, où la fée Avo imagina l'art de la draperie pour vêtir son amant, le frileux Heppius ; ni le Falkenburg, tout plein des souvenirs de Guntran et de Liba, ces deux époux séparés par la jalouse pucelle du château de la forêt, qui, après s'être peignée près d'une tombe ouverte, y fit tomber l'infidèle en le touchant de sa main glacée ; ni la Mausethurm, où l'évêque Hatto fut mangé par les rats pour avoir laissé mourir de faim le peuple de Mayence ; ni le Ræmer de Francfort, où Charlemagne passe chaque nuit la revue des empereurs autour de la table de cuir ; ni le Schwalbennest (nid d'hirondelles), où Bligger, le féroce burgrave, tomba raide mort sous l'excommunication du pape ; ni le gros tonneau de Heidelberg qui contient cinq cent soixante-six mille quatre cents bouteilles de vin ; ni tous les manoirs de ce pays fabuleux, où les statues dorment le jour immobiles, et s'éveillent la nuit pour errer dans les décombres.

Quels contrastes observés par nos voyageurs dans cette longue course, depuis les ballades gracieuses du Rhin jusqu'aux effroyables histoires des montagnes où Gœthe a placé le sabbat de ses sorcières ; depuis les bois inexplorés de la Bohême jusqu'aux célestes ombrages de la Forêt-Noire ; depuis ce Danube dont les rives tremblent encore du passage d'Attila et des Huns, jusqu'à cette Moselle qui va jeter les idées françaises dans ce Rhin qui veut rester allemand, comme nous allons infuser dans notre langue rebelle les naïfs récits des professeurs germains.

Parmi les conteurs que nos pèlerins mirent à contribution, les plus savants et les plus discrets furent ces musiciens et chanteurs ambulants qu'on voit encore sur les grandes routes d'Allemagne avec l'ancien costume national, le pourpoint à crevés, la fraise et le petit manteau, le large chapeau orné de la pipe de terre, les longs cheveux sur le cou, le violon sur l'épaule et le chien sur les talons, journaux vivants et chroniques parlantes du pays, infatigables buveurs de bière qui ne connaissent pas plus le fond de leur estomac que le fond de leur mémoire.

Après ces chanteurs, vinrent les commères, si même elles n'eurent pas le premier rang, car qui oserait disputer la palme du conte aux commères de village ?

Il en est une surtout que les frères Grimm écoutèrent pendant un mois entier. . . ., et qu'ils écouteraient encore, sans la nécessité de borner toute chose. Cette brave femme dont la langue a trouvé le mouvement perpétuel, cette descendante des fées et des nains, qui a tout appris sans rien oublier, habite un petit village de la Saxe aux environs de Cassel. Nos auteurs lui doivent leurs meilleurs récits, et dans leur reconnaissance ils ont publié son portrait, que nous ferons graver à notre tour. Nos jeunes lecteurs trouveront certes que la bonne femme de Saxe est bien digne de l'immortalité.